



Un apier à Cornillon-Confoux, en Provence, où se trouvaient des ruches: ce «mur des abeilles» évoque «des rayons de bibliothèque en attente de livres», écrit Pierre Schoentjes, qui construit son essai en imaginant que chaque alvéole accueille un auteur, un roman, une problématique. WIKIMEDIAS

Comment la littérature s’empare-t-elle des questions environnementales, pour penser le présent et le futur? Pierre Schoentjes tente une approche contemporaine dans *Littérature et écologie*. Entretien

AIGUILLONS DU RÉEL

ANNE PITTELOUD

Livres ► Cela fait une dizaine d’années seulement que les écrivains s’intéressent aux atteintes à l’environnement. En matière d’écologie, la littérature n’a pas joué un rôle précurseur. Mais le paysage littéraire se modifie si rapidement qu’on assiste à un véritable changement de paradigme, constate Pierre Schoentjes dans *Littérature et écologie*. *Le mur des abeilles* (lire interview page suivante). Limpide et passionnant, son essai touchera un large public. Il se concentre sur la littérature française contemporaine (incluant des auteurs suisses et belges publiés en France) pour en tracer les lignes de force et les questionnements, tout en éclairant sa quête de formes nouvelles. Car l’exploration de ce champ inédit amène aussi les romanciers à repenser les modalités du récit – à titre d’exemples, le changement climatique se déroule sur une du-

rée qui dépasse le cadre habituel du roman, tandis que faire une place à la sensibilité des animaux demande de s’éloigner de la psychologie romanesque traditionnelle.

La littérature interroge sans répondre

Spécialiste de l’ironie et des romans de la Grande Guerre, Pierre Schoentjes enseigne la littérature française à l’université de Gand, en Belgique. En 2015, il a publié *Ce qui a lieu. Essai d’écopoétique* (Wildproject), et il est la cheville ouvrière du projet «Littérature, environnement et écologie: une approche écopoétique de la fiction contemporaine française, italienne, germanophone et anglophone» de l’université de Gand, dont la plateforme «literature.green» reflète les rencontres et

les réflexions, tout en donnant la parole aux auteurs. Enfin, Schoentjes est le fondateur de *Fixxion*, revue scientifique à vocation internationale sur la littérature contemporaine en français d’après 1980.

Littérature et écologie. *Le mur des abeilles* se concentre sur ce même laps de temps, s’autorisant des incursions plus anciennes qui permettent de lire sous un angle neuf des textes connus – de Giono ou de Roman Gary –, voire de redécouvrir des auteurs oubliés comme Maria Borrély, Charles Exbrayat ou Maurice Genevois.

L’auteur découpe son essai en chapitres thématiques, complétés d’analyses détaillées de certaines œuvres. On découvre donc avec lui les antécédents littéraires de l’écologie avant de plonger dans les enjeux des romans de l’écologie militante, avec notamment *Le Règne du vivant* d’Alice Ferney, dont le héros fictif s’inspire de Paul Watson, capitaine du *Sea Shepherd*

engagé dans un combat sans concessions pour sauver les baleines; ou encore *Taqawan* d’Eric Plamondon, qui met aux prises gouvernement québécois et Indiens micmac et pose lui aussi la question de l’action violente et de sa légitimité.

La tentation de la fuite

Pierre Schoentjes consacre des pages lumineuses à Claudie Hunziger, dont *La Survivance* ou *Les Grands Cerfs* témoignent d’un retrait choisi du monde pour habiter une forêt peuplée d’animaux sauvages. Loin du réalisme brut, le rapport à la nature de l’auteure française passe par la médiation de l’art, de la littérature et d’un savoir venu des sciences. La tentation de la fuite est présente dans nombre de récits qui mettent en scène un retrait, le plus souvent en solitaire et provisoire, à la manière d’un Sylvain Tesson.

Cette «littérature verte» a précédé la littérature «marron», qui dénonce les atteintes à l’en-

vironnement. L’équilibre est délicat: il faut tout de même séduire le lecteur, qui n’aime pas forcément être confronté aux dégâts de la pollution. Dans *Les Fils conducteurs*, Guillaume Poix interroge notre responsabilité occidentale et les zones troubles de notre regard en mettant en scène un enfant récupérant les déchets numériques sur une décharge du Ghana; dans *La Malchimie*, Gisèle Bienne fait le récit intime et documenté des poisons phytosanitaires utilisés par les agriculteurs.

Il est encore question des écritures post-apocalyptiques, qui questionnent le présent et un futur pas si lointain en cherchant la forme la mieux à même d’exprimer ces horizons neufs – quête d’autant plus juste que la science-fiction, en France, peine à être reconnue comme littérature à part entière. Pierre Schoentjes consacre également une belle analyse à *Naissance d’un pont* de Maylis de Kerangal et à *Autour du monde* de Laurent

Mauvignier, romans d’un monde global et kaléidoscopique. On voyage aussi dans les textes de Frank Bouysse, de Jean Rolin et d’autres écrivains marcheurs, ou des Romands Jean-Marc Lovay et Anne-Sophie Subilia. Par leur structure, leurs personnages et leur agencement, tous problématisent l’actualité de manière très différente, ouvrent des pistes d’action et de réflexion et cherchent à réinventer la langue.

La littérature interroge sans répondre, elle enrichit l’imaginaire et c’est ce qui fait sa force. C’est un vaste paysage qui se dessine ainsi sous la plume vive de Pierre Schoentjes, appelé à s’élargir encore: les écritures contemporaines ont saisi l’urgence des enjeux écologiques, c’est-à-dire aussi existentiels, philosophiques et politiques.

(lire page suivante)

Pierre Schoentjes, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Ed. Corti, 2020, 453 pp.
Voir aussi [literature.green](#)

«L’imaginaire peut réinventer ce monde»

Interview ► Littérature et écologie. *Le mur des abeilles* étudie de manière aussi fine que vivante comment la littérature contemporaine se frotte aux questions environnementales. «Mon souhait est qu’un large public découvre ces livres, tisse des liens entre eux, et que la littérature et son enseignement s’ouvrent encore aux questions écologiques pour être en phase avec la vie de la cité», relève Pierre Schoentjes, chercheur en écopoétique. Car les enjeux littéraires actuels ne se jouent plus dans le domaine du pur formalisme. Entretien avec un passionné.

Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à l’écologie et à l’intégrer à vos recherches académiques?

Pierre Schoentjes: J’ai un intérêt ancien pour les questions environnementales. Je suis né en 1963, d’une génération sensibilisée à l’écologie par Cousteau, j’ai été frappé par *La Mer* d’Alain Bombard à l’adolescence et par le mouvement de retour à la terre des années 1970. J’ai aussi été marqué par un grand-oncle, revenu des camps nudiste et végétarien. Il ne pouvait plus voir ou faire souffrir. Même un animal.

J’ai éprouvé le besoin de rattacher les études de lettres aux débats contemporains, qui ont évolué depuis quelques années. Quand j’ai écrit mon premier article sur le sujet, en 2010, on m’a dit qu’il n’y avait pas d’enjeux, qu’il s’agissait seulement de l’actualisation d’une thématique ancienne. Depuis, il y a eu en France une accélération impressionnante. *Littérature et écologie* s’arrête à 2019, mais une trentaine de romans sur ces questions ont paru rien qu’en 2020 – même si tous ne sont pas bons, trop à thèse ou opportunistes.

«L’écologie semble aujourd’hui la seule utopie qui peut rapprocher les gens dans un but commun»

Pierre Schoentjes

Lancer le projet de recherche comparatiste «Littérature, environnement et écologie» a permis de créer un lieu de discussion sur ces sujets. Il intègre des chercheurs allemands, suisses, italiens, anglo-saxons, et bientôt de la francophonie (Afrique, Océan Indien, etc.). Les problèmes environnementaux dépassent les frontières. Privilégier une perspective cosmopolite permet aussi de développer des outils issus de différentes traditions critiques et d’éviter le piège de patrimonialisation de la nature.

Alors qu’il y a une légitimité de la littérature et des recherches littéraires autour d’enjeux sociaux en France, l’écologie a été longtemps négligée. Comment l’expliquer?

En France, le progressisme et l’avant-garde en littérature passent historiquement par les villes. L’idée de progrès est citadine, intellectuelle. Dès la III^e République – et même avant, mais j’en reste à l’époque qui m’intéresse –, la nature n’est pas sauvage mais campagnarde, et les paysans perçus comme des ruraux hostiles au progrès. Il y a aussi eu les compromissions d’une certaine littérature régionaliste lors de la montée du fascisme.

Une base peu stimulante donc, ni novatrice ni légitime pour penser ces questions, contrairement à ce qui s’est passé aux États-Unis. Là-bas, la contre-culture de gauche des années 1970 a été marquée par l’écologie, dans le sillage de Henry David Thoreau, précurseur du *nature writing*, alors qu’en France la gauche productiviste se souciait avant tout, et bien légitimement, du bien-être des ouvriers. Ceux qui

s’inquiétaient pour l’environnement étaient minoritaires et l’écologie a longtemps été frappée de suspicion.

La situation de l’écologie politique diffère par ailleurs selon les pays. Au Nord de l’Europe, les partis écologistes gouvernent au sein d’une large coalition, issus des sociaux démocrates et tenants d’une écologie progressiste attentive aux droits des minorités. En France, ils viennent de l’extrême gauche et leurs premières prises de positions ont pendant longtemps été plus radicales et anticapitalistes

Il existait pourtant un fort «sentiment» de la nature dans les lettres françaises, bien présent chez Rousseau ou Giono.

C’est vrai, et Giono reste un point de référence. Mais les auteurs d’aujourd’hui sont davantage tournés vers Thoreau ou l’écrivaine et biologiste marine Rachel Carson¹; une nouvelle génération assimile maintenant *Wal-den* (1854) et *Silent Spring* (1962). Aux États-Unis, la *non fiction* est complètement intégrée à la «grande littérature», ce qui n’est pas le cas en France.

C’est aussi le cas de la science-fiction. Cela explique-t-il le peu de *climate fictions* qui ont vu le jour ici?

En effet. Ce qui me frappe, c’est qu’à la fin des années formalistes en littérature, nous sommes revenus à l’histoire, dans une visée assez traditionnelle. Sans doute à cause de la méfiance envers les grandes idéologies. Or la littérature permet d’imaginer le futur. Marc Graciano (*Liberté dans la montagne*) ou Antoine Volodine (*Dondog*) y réussissent d’ailleurs admirablement, avec un travail remarquable sur la langue. D’autres évoquent un futur proche, sans s’éloigner de la vraisemblance de notre monde, comme Thomas Flahaut qui imagine un accident nucléaire dans *Ostwald*. Mais la *cli-fi* proprement dite reste ici un genre minoritaire, même si tout récemment une série de romans a émergé.

Qu’en est-il de la recherche de nouvelles formes pour aborder ces questions?

Les meilleurs livres trouvent une forme neuve pour dire ce rapport changé à l’environnement, loin du roman à message ou d’une littérature de bonnes intentions. Certains utilisent les motifs végétaux, pour une déconstruction rhizomatique. L’éthologie nous a éclairé sur le comportement animal, la possibilité d’un deuil par exemple: cela remet aussi en question la manière d’écrire. La Suisse a par exemple une grande tradition d’écriture de la nature, avec Ramuz, Roud ou Chappaz. Un héritage revisité par Jérôme Meizoz qui refuse le roman, imagine une forme qui tient du collage, de la réflexion.

Peut-on qualifier certains de ces romans de militants?

Beaucoup interrogent plutôt les possibilités et les limites du militantisme. Aujourd’hui, il est difficile de joindre les actes au propos, de justifier d’actions militantes musclées. Par rapport aux années 1970, le terrorisme islamique est le repoussoir absolu et la vio-



La démarche écopoétique de Pierre Schoentjes permet de faire le lien entre récits contemporains et enjeux écologiques. DR

lence devenue illégitime. Ces romans problématisent cette question et pensent le futur en imaginant des scénarios pas forcément futuristes. Ainsi Alice Ferney, qui s’est emparée de la figure de Paul Watson dans *Le Règne du vivant*, estime qu’elle peut prolonger son combat à travers par l’écriture.

Que peut, au fond, la littérature?

On n’est pas dans le débat d’opinions, le livre est un objet de partage et la lecture des textes préserve toujours leur complexité. On trouve toutes les réponses sur Wikipédia, mais elles sont ponctuelles alors que la littérature les met en rapport, en résonance, leur donne un sens. Elle peut faire le lien entre le monde des sciences (humaines et exactes) et le grand public, d’autant plus que les sciences humaines sont en crise.

J’ai trop travaillé sur la littérature pacifiste de la Première Guerre mondiale pour croire que la littérature va sauver la planète. En revanche, si notre vision du monde est déterminée par notre expérience concrète, l’imaginaire projeté sur ce monde est tout aussi important. Les textes qui ont l’ambition de faire littérature avec ces questions n’ont peut-être pas l’efficacité d’un pamphlet ni l’impact direct du militantisme, mais ils s’installent dans le temps long – en porte-à-faux avec l’exigence contemporaine d’immédiateté. Au-delà des positions militantes, la littérature nous invite à réfléchir à la complexité de la situation sur un mode qui demande une réflexion dans la durée. Notamment en donnant de la valeur à des lieux, à des animaux, même jamais vus.

Une façon romanesque de sortir de l’anthropocentrisme?

Oui. Dans les recherches littéraires par exemple, le moindre nom propre est complété d’une longue note explicative – voyez les éditions de la Pléiade. Rien, en revanche, sur les références naturelles, plantes ou animaux, qui les mettrait en contexte, etc. La démarche écopoétique permet de faire place à ces autres réalités. On ne peut pas protéger ce qu’on ne connaît pas. Éviter la disparition des espèces demande de comprendre certains fonctionnements et la littérature peut aider à cela.

Y a-t-il une volonté de réinventer une manière de vivre ensemble?

Les questions environnementales touchent au politique mais aussi à d’autres domaines et expériences, et remettent totalement en question notre façon de vivre, notre place au monde. Elles sont une manière de repenser l’ensemble de nos relations, au-delà de l’humain. Il y a chez beaucoup de ces romanciers la volonté de faire à nouveau communauté, autrement, en intégrant les animaux.

Une visée souvent portée par les écrivaines, non?

Les femmes ont été à la pointe de la protection des animaux dès le XIX^e siècle en France et en Grande-Bretagne. Oui, beaucoup d’écrivaines se sont emparées des problématiques environnementales, et bien au-delà de la question animale.

La littérature serait-elle le lieu d’un nouvel engagement?

Celui-ci a été discrédité au moment où les idéologies sont devenues suspectes. Loin de cette frilosité, Maylis de Kerangal n’a pas peur de prendre position, pas

plus que Laurent Mauvignier, pourtant héritier des nouveaux romanciers et admirateur de Claude Simon pour qui le roman engagé – la «fable morale» à la Camus – était l’horreur absolue. Dans l’Occident contemporain, l’écologie semble la seule utopie qui peut rapprocher les gens dans un but commun. Une forme d’engagement redevient possible, un grand récit partagé.

Les questions écologiques sont de plus liées à d’autres problèmes – racisme, exploitation Nord-Sud, migration, domination patriarcale... Dans *Les Fils conducteurs*, Guillaume Poix montre bien le lien entre déchets numériques et justice nord-sud: des gens paient de leur vie et de leur santé notre usage prétendument dématérialisé de l’informatique.

Vous participez au jury du Prix du roman d’écologie. Une manière de mettre ces thématiques en lumière?

Oui, et de faire résonner les œuvres entre elles. Il est possible de relier autrement des écrivains oubliés, ou qu’on croyait connaître. La capacité de faire dialoguer les textes à distance est importante pour voir comment les motifs anciens sont repris. J’ai travaillé sur le retour à la nature au XIX^e siècle, une question qui revient aujourd’hui: on peut faire des liens entre les anarchistes de cette époque et les zadistes actuels, ou encore voir dans *Les Racines du ciel* de Romain Gary le premier roman écolo, ce qui en offre une nouvelle lecture.

Que vous inspire la pandémie, survenue après l’écriture de votre essai?

Une chose m’a frappé: dans la presse, dans les interventions des écrivains, il n’était question que de l’urgence climatique, et du jour au lendemain cette rhétorique a pris fin – l’urgence est devenue sanitaire. Si l’on a pu prendre toutes ces mesures pour l’urgence sanitaire, serait-ce qu’on a estimé qu’il n’y avait pas d’urgence climatique? Cela nous oblige à repenser la nécessité et la manière d’agir ainsi que les limites de cette rhétorique, alors que l’enjeu environnemental reste entier.

PROPOS RECUEILLIS PAR APD

¹ Les éditions Corti publieront en mars *Le Sens de la merveille* de Carson, dans leur collection Biophilia dédiée aux enjeux écologiques.

Découvrez sur notre site les liens vers les œuvres d’auteurs romands sensibles à ces questions, dont nous avons parlé, et vers deux dossiers littéraires parus dans le cadre de notre série d’été sur l’Anthropocène (été 2019).

«LE GLOBE» SUR LES PAS DE MARIO RIGONI STERN

La vénérable revue genevoise de géographie fête ses 160 ans avec un nouveau tome, qui se promène «Sur les pas de...». Edité par la Société de Géographie et sous la houlette de son rédacteur en chef Bertrand Lévy, *Le Globe* s’inscrit dans une géographie humaniste, à la croisée des chemins entre géographie et littérature. Ce dernier numéro se promène notamment sur les pas de George Orwell en Birmanie, suit les traces de Julia Flisch et Mary Jones, voyageuses américaines en Europe en 1894, et explore la symbolique du col chez Nicolas Bouvier, entre autres contributions réjouissantes. Gianni Hochkofler et Renato Scariati y signent par ailleurs un passionnant article sur le rapport à la nature dans la vie et

l’œuvre de Mario Rigoni Stern (1921-2008), que Hochkofler a rencontré en 2000. L’écrivain italien connaissait intimement la nature et son œuvre interroge depuis les années 1960 les relations existentielles des humains au lieu, au paysage et au temps. Les auteurs restituent ici l’ampleur et l’originalité de sa réflexion.

Depuis trois ans, *Le Globe* s’intéresse aux récits de voyage, suivant l’évolution du genre sur les 160 ans de la revue. Une rubrique dédiée à la littérature de voyage a été lancée sur son site internet (sgeo-ge.ch), alimentée peu à peu. **APD**

Le Globe, tome 160, 2020, 165 pp. La revue papier peut être commandée en librairie ou à la Société de géographie, sgeo-ge.ch. A lire aussi sur persee.fr/collection/globe et archive-ouverte.unige.ch/unige:144918

REVUE